

## Normands d'autrefois

# La vie malchanceuse d'Auguste Lamare-Picquot

## Voyageur-Naturaliste Bayeusain

(1785-1875)

Combien de Normands, et même de Bayeusains, d'aujourd'hui connaissent la vie et l'œuvre, voire le nom, de Christophe-Augustin Picquot, dit Auguste Lamare-Picquot (1), gloire authentique pourtant de la capitale du Bessin, où il naquit, place au Bois, second de huit enfants, le 1<sup>er</sup> octobre 1785?

Oui, quel destin plus rare et plus surprenant que le sien, quelle existence plus chargée d'épreuves, de mérites et d'enseignements, bref plus digne d'être contée à ses compatriotes.

Fils d'apothicaire, il le devient lui-même, non point dans sa ville natale, mais à Saint-Malo, la cité des corsaires, tremplin idéal pour les passionnés d'aventures lointaines...

Et la mort de sa femme et de ses trois enfants, première série de malheurs d'une vie qui devait en connaître tant d'autres, vient bientôt rompre avec son pays comme avec son passé, ses dernières amarres...

Quelque marchand malouin l'aiguille vers notre ancienne île de France, par Albion tout fraîchement annexée : il y fonde une officine dont la prospérité grandissante va lui permettre d'entreprendre de plus en plus grands voyages, dans l'île Bourbon tout d'abord, puis dans tout l'archipel voisin, puis à Madagascar, enfin dans les Indes immenses et mystérieuses.

Cela se passait sous le règne de Charles X, aux années mêmes où Dumont d'Urville, en mission officielle, sillonnait les mers de Polynésie et où le jeune Caillé, tout seul et sans argent, pénétrait dans l'inaccessible Tombouctou.

---

(1) La famille de L.-P. n'avait, quoi qu'on ait cru parfois, rien de commun avec celle de J.-C.-J. Delamare, fondateur du Jardin botanique de Bayeux. Par contre, elle était probablement de même souche que celle du fameux mémorialiste rustique du XV<sup>e</sup> siècle, Gilles Picquot, sire de Gouberville : Russy, fief patrimonial de celui-ci, fait aujourd'hui partie du même canton (Trévières) que Louvières, où les Picquot, ancêtres d'Augustin, étaient notables dès le XV<sup>e</sup> siècle et dont un hameau, « la Mare des mares », semble être le principe de leur addition de nom. Ajoutons que les père, aïeul et bisaïeul de L.-P. prirent alliance dans les familles Fleury (de Bayeux), Daon (de Bricqueville) et d'Aigneaux (de Deux-Jumeaux), toutes les trois fortement enracinées dans ce Bessin qui fut, on le sait, si largement colonisé par les Scandinaves : ainsi dans les veines de cet inlassable et acharné razzieur au service de la Science coulait abondamment le sang Viking.

Lamare-Picquot, lui, voyageait comme un petit maharadjah, sous une forte escorte, recrutée à ses frais, de chasseurs, de marins et de valets, avec l'aide desquels il capturait, chemin faisant, toutes les variétés possibles de bêtes ou de bestioles, depuis le mollusque infime jusqu'au monumental rhinocéros, dont il assurait la conservation par l'application scrupuleuse des techniques appropriées.

En dix ans de pérégrinations à travers les comptoirs européens, le Bengale, la côte de Coromandel et surtout les Bouches du Gange, région infestée de fièvres, de voleurs et de crocodiles, il ne récoltera pas moins de 850 espèces animales, sans parler des plantes et des minéraux : à quoi il faut ajouter (car ce qui est humain n'est pas davantage étranger à cet homme dont la curiosité est sans limites) un prodigieux bric-à-brac d'objets se rapportant aux cultes, arts et mœurs des peuples de l'Inde : statues de Bouddha et de Brahma, peintures, sculptures, vases et ustensiles divers, échangés avec l'indigène ou achetés aux soldats anglais, pilliers de temples.

Et tout ce matériel va s'entasser dans une centaine de caisses de toutes grandeurs, qui, après maintes vicissitudes, malgré la foudre tombée sur le bateau au large de Bonne-Espérance, débarquent au Havre, un beau jour du printemps de 1830, à la veille de la Révolution de juillet.

Et le Tout-Paris d'alors se rué vers les galeries de la Vieille Sorbonne où ces trésors sont exposés.

Les savants de toutes disciplines, ethnologues, géologues, botanistes, zoologistes de toutes les espèces, viennent y fouiller avec délices.

L'Académie des Inscriptions, ainsi que maintes Sociétés Savantes, l'Asiatique et celle des Beaux-Arts comme celle de Géographie, tressent des couronnes au grand explorateur-collectionneur.

L'Académie des Sciences loue aussi bien son zèle et son savoir que la richesse et l'excellent état de ses matériaux, par la voix du grand Cuvier, qui proclame : « La collection de M. Lamare-Picquot est une des plus belles qui aient été faites par des particuliers sans l'assistance du gouvernement ».

Et à cette profusion de lauriers parisiens vient répondre bientôt ceux que Saint-Malo, redevenu son port d'attache, lui décerne en le nommant commandant de sa garde nationale.

Lamare-Picquot franc-tireur de la Science, n'est certes pas insensible à ce concert d'éloges officiels, mais il ne s'en laisse pas griser pour autant, bien résolu à ne point aliéner une parcelle de son indépendance sacrée, de sa souveraine liberté de critique et d'action.

A preuve la fermeté qu'il mit, un peu plus tard, à exiger de Valenciennes, successeur de Cuvier, la restitution des pièces anatomiques que celui-ci avait reçues à titre de prêt.

A preuve encore son âpre polémique avec le pontife de l'ichtyologie, Duméril, contre qui notre autodidacte réussit à prouver que le serpent boit, que le boa pond et couve, et que certaine couleuvre suce le pis des vaches sans leur faire le moindre mal...

Car on aurait grand tort de prendre L.-P. pour un simple et fruste collectionneur : c'est en fonction de l'état des connaissances scientifiques, en même temps que des collections françaises, par lui dûment inventoriées au préalable, qu'il choisissait et emmagasinait ses matériaux. Et sa gigantesque besogne d'identification et de classement ne l'empêchait pas, — mais bien au contraire lui suggéra plus d'une fois — de faire œuvre d'anatomiste et de physiologiste.

Les géographes de son temps firent grand cas de certaines de ses descriptions.

Les médecins lui surent gré d'avoir, juste avant le choléra de 1831, publié tout ce qu'il avait appris aux Indes sur cette terrible maladie et son traitement.

Et, si les savants officiels l'avaient soutenu, il eût, pour le grand bien de notre industrie, introduit en France le *Bombyx Paphia*, cette variété de ver à soie dont il avait vu les Hindous tirer une étoffe si remarquable.

Cependant, ce n'est point avec ses savants travaux qu'il pouvait espérer rétablir des finances que tant de longs et coûteux voyages avaient gravement obérées.

Celles de la France, par malheur, n'étaient guère plus florissantes : c'est pourquoi ces précieuses collections que leur auteur avait composées à l'intention de son pays et dont nombre de savants français semblaient souhaiter sincèrement l'acquisition, finirent par prendre un jour, à son regret, le chemin de l'étranger.

Louis de Bavière, le roi artiste, séduit par le pittoresque « Panthéon Indien », en enrichit le musée de Munich.

Quant aux sévères collections d'Histoire Naturelle, c'est le musée de Berlin qui, non moins logiquement, les accueillit.

Un sort cruel avait réservé au grand travailleur l'amère déception d'avoir œuvré pour le roi de Prusse...

Si seulement il avait pu sauvegarder le profit matériel tiré de ces opérations !

Hélas ! Voici qu'à peine renfloué, il apprend la banqueroute totale et sans recours, du financier viennois qui détient la moitié de ses fonds !

C'est alors qu'après avoir promené ses collections à travers l'Europe, vu défiler devant lui toutes sortes d'Altesses et de célébrités, et poussé même une pointe juqu'en Turquie, il tourne soudain le dos au vieux continent et s'embarque pour le Nouveau Monde avec le restant de son avoir.

Après les Indes brûlantes, berceau de la civilisation, c'est la froide et neuve Amérique du Nord qui maintenant l'attire, celle qu'ont colonisée tant de Français — et même plusieurs de ses cousins normands —, mais dont certaines contrées demeurent encore si mal connues (1841).

De Québec, son point d'attache, il se met à rayonner vers la vallée du Saint-Laurent et les plateaux du Haut-Canada, il va camper jusque dans le Labrador arctique, au milieu des Esquimaux, récoltant au passage, comme naguère aux Indes, d'innombrables échantillons appartenant aux trois règnes de la nature, ainsi que tout un matériel ethnographique, mais aussi force désagréments, comme, par exemple, le scorbut.

Il s'en faut bien d'ailleurs qu'il soit au bout de ses tribulations. 1845 est pour Québec l'année terrible des incendies : Lamare y perd une grande partie de ses manuscrits et de ses collections.

Par bonheur, une nouvelle d'Europe arrive à point pour lui rendre courage : la pomme de terre est malade, on cherche de tous côtés des tubercules de remplacement.

Se souvenant que certains sauvages des déserts de l'est américain échappent à la famine grâce à l'une de ces plantes souterraines, exceptionnellement nutritive, Lamare-Picquot se lance aussitôt à la poursuite de celle-ci, avec le même zèle enthousiaste qu'en quête du Saint-Graal un chevalier de la Table ronde...

Il la retrouve, et la découverte de ce tubercule mirifique bisannuel et de parfaite conservation, riche, au surplus, de 70 % de farine alimentaire, quand la pomme de terre n'en recèle que 25, fait, une seconde fois, de lui, à Paris, l'homme du jour.

Son retour en France, en septembre 1847, ne porte pas bonheur à la Monarchie de Juillet, qui s'effondre en février suivant. Mais, à la faveur de ce changement de régime, notre « hors-cadres », qui a fait, avec succès, goûter son pain de *tipsina* à l'Académie des Sciences, se voit octroyer pour la première fois une mission.

Et, dès le mois de mai suivant, le vaillant sexagénaire embarque de nouveau : avec une petite troupe de pionniers et de métis, il repart à l'assaut du Minnesota et, se jouant encore une fois des obstacles et des dangers, désarmant habilement les redoutables méfiances des Sioux, coupeurs-scalpeurs de têtes, et des Chippewas, leurs ennemis, obviant de même à l'hostilité des éléments, devant l'inondation, par exemple, échangeant ses chars à bœufs contre des canoés, payant lui-même d'exemple dans les plus durs travaux, tels que la construction de sommaires ponts de bois pour franchir les marécages, il réussit à mener à bien, au prix des plus grandes difficultés, la tâche qui lui était assignée : il rapporte en abondance, non point certes les graines, demeurées introuvables, mais les sujets vivants, dans leur terreau, de cette *tipsina* des sauvages ou *psoralea esculenta* des savants, aux appellations, barbare ou pédantesque, de laquelle il avait assez chèrement acquis le droit — qui pourtant lui fut mesquinement contesté par les pontifes — de substituer le nom de *picquotiane*.

C'est au mois de novembre qu'en triomphateur il rentre à Paris, non sans avoir donné toutefois à Bayeux la primeur de ses découvertes au moyen d'une exposition organisée au profit des ouvriers sans travail : car il eut, au moins une fois, la faveur d'être prophète en son pays natal, à la grande fierté de tous ses parents et amis, et surtout de sa vieille mère qui choisira cette apogée de la carrière de son fils pour s'éteindre, presque nonagénaire, lui laissant pour sa part d'héritage une maison, rue de la Poterie, et quelques perches de jardin.

Cependant de nouvelles déceptions attendaient Lamare : encore qu'on ait vu la picquotiane, sa filleule chérie, pousser un instant des jets prometteurs tant dans le Jardin botanique de Caen que dans les potagers du Luxembourg, il fallut bientôt convenir que pour prospérer elle avait besoin de steppes, et l'on dut finalement renoncer à l'implanter en France.

Opiniâtre, l'apôtre de la *tipsina* essaya plus tard de la faire adopter par les colons algériens. Mais en vain, semble-t-il, et de même certain mémoire, dédié en 1852 à un ministre du tzar par ce savant dont la philanthropie ignorait toutes frontières, paraît bien être tombé dans les oubliettes impériales, — d'où il sera peut-être, qui sait ?, tiré quelque jour, dans une saison de disette, et mis à profit sous label soviétique...

La pomme de terre, d'ailleurs, avait, entre temps, recouvré la santé, faisant, du même coup, perdre définitivement à notre novateur l'espoir de voir, au firmament des gloires botaniques, son étoile éclipser celle de Parmentier...

Or ce n'était point assez pour lui d'avoir vu s'écrouler un à un tous ses rêves : il lui faudrait encore subir, après 1848, pour les collections qu'il avait pu rapporter d'Amérique, la répétition, aggravée, des mécomptes que lui avaient occasionné après 1830, ses collections asiatiques.

Les mêmes oracles scientifiques qui avaient, vingt ans plus tôt, préconisé l'acquisition officielle de celles-ci, il les retrouvait émettant le même vœu platonique à l'égard de celles-là.

Mais la Seconde République, qui, tout compte fait, n'était ni plus riche ni plus généreuse que la défunte royauté, ne voulut rien entendre. Et l'Empire non plus...

...Si bien qu'un jour, ce grand altruiste qui avait consacré tant d'efforts pour procurer aux peuples affamés de nouvelles pitances, s'aperçut qu'il commençait à mourir de faim à côté de ses collections invendues.

Croirait-on qu'il dut, lui si fier, en venir à la dure extrémité de lancer vers l'impératrice-régente des Français (c'était en 1859, pendant la campagne d'Italie) le poignant appel que voici : « Madame, j'ai été frappé, dans le cours de mes nombreux voyages, par des calamités irréparables et imméritées... Depuis longtemps, ma situation est de celles que l'on n'ose pas révéler. Aujourd'hui, elle est désespérée... »

Croirait-on surtout que quatre ans après, rien n'avait encore été fait en sa faveur ? et que le professeur Milne-Edwards, au nom du Muséum, où avait, comme il se doit, fini par échouer la supplique du vieux savant solitaire, osait encore engager celui-ci à céder à

cette Maison ses plus rares pièces, puis à écouler le restant de sa marchandise dans les boutiques spécialisées de la capitale !

Lamare-Picquot, qui n'avait jusqu'alors coulu de marchés qu'avec des souverains, repoussa du pied, malgré sa détresse, cette offre blessante des égoïstes prébendés de la science : pourquoi, écrivait-il, ulcéré, dans sa fière réponse, posant implicitement le vieil et toujours actuel problème du savant individualiste et indépendant, — ce paria de la science —, pourquoi faut-il « que les uns, dans leurs voyages, aient presque toujours rencontré la récompense due à leurs travaux, quand d'autres sombrent dans le péril et sous le poids de l'amertume et du désespoir ! ».

Il fallut encore on ne sait combien de rapports circonstanciés, d'évaluations sordides et autres formalités haïssables ou dérisoires pour qu'en 1865, c'est-à-dire six années après son S.O.S., Lamare, devenu octogénaire, se vît attribuer par le ministre Duruy une pension viagère de 1.500 francs : moyennant quoi les Valenciennes, les Duméril et autres vieilles barbes du Muséum, avec lesquels, trente ans plus tôt, il avait eu d'âpres démêlés, purent venir prendre livraison de ses collections de Sciences Naturelles, pour les distribuer entre leur établissement, la Faculté de Pharmacie de Paris et une dizaine d'Universités (1).

L'année suivante, c'est une délégation de sa ville natale qui, à sa demande, se rendait près de lui pour recevoir, avec reconnaissance, à titre de don, tout ce qui, après tant de prélèvements, remplissait encore les appartements du grand voyageur : soit, avec d'importants résidus du « Panthéon Indien », tout le bagage ethnographique amassé en Amérique du Nord, depuis des modèles de pirogues et de traîneaux esquimaux jusqu'au plus complet équipement de chef Sioux.

Une salle du musée de Bayeux se remplira de ces curiosités exotiques, propres à susciter chez les jeunes visiteurs des vocations d'ethnologues et de globe-trotters, et sur tout ce trésor veillera un grand portrait de son généreux donateur.

Ce portrait fait apparaître l'étonnante métamorphose du séduisant officier de la garde nationale, dont on voit, sur une miniature de 1832, la physionomie imberbe et ombragée de cheveux fols, émerger d'un élégant uniforme à épauettes, haut collet et plastron rutilant, en un vieux savant à lunettes qui a le bras glissé, à la Napoléon, sous l'ample redingote et dont le visage impassible, — où les multiples accessoires pileux du Second Empire compensent l'impeccable calvitie —, s'éclaire d'un regard pénétrant et mélancolique, témoignage frappant des grands travaux et des nombreuses épreuves d'une longue existence...

Or il était écrit que cet homme, si malchanceux en son vivant, qu'il lui suffisait de mettre le pied sur un bateau pour y attirer le tonnerre, de placer ses fonds dans une banque pour y provoquer la faillite et de s'installer dans une ville pour y connaître le deuil, l'incendie ou la révolution, serait, outre-tombe encore, poursuivi par son implaçable destin...

La mort, survenue le 1<sup>er</sup> mai 1873, à l'âge de 87 ans, de celui dont les odyssées jadis avaient rempli toutes les gazettes, passa presque inaperçue.

Tandis que, peu à peu, les lexicographes rayaient sans pitié de leurs colonnes la picquotiane, biographes et bibliographes escamotaient à l'envie son infortuné prosélyte, mettant tous ses écrits et faits au compte d'un de ses frères : François-Victor, médecin à Honfleur.

Il n'est pas jusqu'à sa ville natale qui ne parût oublier sa dette de gratitude en remisant sous on ne sait quels combles obscurs, où ils se dégradent et se morfondent, la collection

(1) Archives Nationales : AJ 15, dossier 548.

et le portrait d'Auguste Lamare-Picquot, inventoriés, par surcroît de disgrâce, sous le prénom d'un autre frère, Marcel (1).

Il fallut attendre 1956 pour que l'ombre délaissée de Lamare connût enfin quelques rayons de cette gloire posthume dont Balzac disait qu'elle est le soleil des morts...

Chargé d'organiser cette année-là, dans le cadre des « Colloques internationaux du Comité National de la Recherche Scientifique », une conférence franco-américaine sur « Les Botanistes Français en Amérique du Nord avant 1850 », M. J.-F. Leroy, sous-directeur au Muséum d'Histoire Naturelle, qui joint à nombre de titres scientifiques la qualité de « Normand de Paris », eut à cœur de faire en sorte qu'à cette occasion, un hommage digne de lui fût rendu à notre compatriote méconnu.

Sous les voûtes du Muséum, en présence des maîtres de la botanique française et américaine, — et d'un arrière-neveu de l'explorateur —, un mémoire instructif sur les séjours de « Lamare-Picquot en Amérique du Nord » fut lu par Mme le D<sup>r</sup> Grace Lee Nute, de Saint-Paul Minnesota, et prit place, par la suite, dans le beau — mais malheureusement trop discret — volume qui garde le souvenir de ces manifestations.

Comme la botanique ne fut que l'une des nombreuses activités auxquelles s'adonna cet homme plurivalent, il est permis d'espérer que l'hommage de 1956 n'est que la première des revanches posthumes réservées par le XX<sup>e</sup> siècle à celui à qui les Corps Constitués et les Pouvoirs Publics du XIX<sup>e</sup> firent payer si cher l'énivrant orgueil d'œuvrer seul !

Pierre-Maurice DAON,  
*Archiviste paléographe.*

Pour les fines gueules :

**RENAULT**

Le Restaurant Normand des Artistes Peintres et Gourmets

Près le Pont de Neuilly  
à 5 minutes de l'Etoile

60, Rue de la République  
— PUTEAUX —

Tél. LON 01.30

*Peintures de Ch.-Em. Pinson,  
le décorateur de l'Ambassade française à Ottawa*

(1) Souhaitons qu'un local décent leur soit au plus tôt attribué ! Et puisque nulle plaque de rue bayeusaine ne porte encore le nom de Lamare-Picquot, — non plus d'ailleurs que celui d'un autre Bajocasie notoire, fils de pharmacien comme lui, Gustave Desnoiresterres, le réputé historien de « Voltaire et la Société française au XVIII<sup>e</sup> siècle » (1817-1892) —, puissent l'une et l'autre de ces lacunes être prochainement comblées !